

Edward Gibbon et Suzanne Curchod : les vestiges d'une idylle

Léonard Burnand

Dans un livre consacré aux liens entre Gibbon et Lausanne, on ne peut manquer d'évoquer un épisode particulièrement marquant du premier séjour du jeune Anglais en terre vaudoise : sa liaison sentimentale avec Suzanne Curchod [fig. 1], une brillante et charmante fille de pasteur, égérie de la jeunesse lausannoise cultivée, dont il fait la connaissance en juin 1757. Celle qu'on surnomme alors la « Belle Curchod » règne avec élégance sur l'*Académie de la Poudrière*, un cercle de sociabilité qui regroupe tout ce que le chef-lieu vaudois compte de littérateurs en herbe [fig. 2]. Adulée par cet aréopage de poètes débutants, Suzanne – pompeusement rebaptisée Thémire par ses admirateurs – jouit dans la région d'une certaine notoriété qui finit par éveiller la curiosité de Gibbon, lequel souhaite faire sa connaissance. Dès leur première rencontre, il est ébloui par la vivacité d'esprit et la beauté de cette femme de vingt ans, et il s'en éprend immédiatement (« I saw and I loved », écrira-t-il plus tard). Il ne tarde pas à lui faire une cour assidue, à laquelle elle ne reste pas longtemps insensible, à tel point qu'il est bientôt autorisé à se rendre à Crassier, pour y rencontrer le pasteur Curchod et son épouse. L'idylle qui est en train de se nouer prend dès lors un caractère de plus en plus sérieux, d'autant que les parents de Suzanne apprécient ce prétendant doté d'un vaste savoir et issu d'une famille britannique fortunée. Ainsi, lorsque Gibbon quitte le Pays de Vaud en avril 1758 pour rentrer en Angleterre, ses liens avec Suzanne sont étroits et leurs fiançailles paraissent acquises. C'est alors que survient le veto paternel : informé des projets matrimoniaux de son fils, le père de Gibbon s'oppose fermement à cette union avec une étrangère d'extraction modeste. Le jeune homme cède et renonce à ce mariage qu'il avait espéré contracter, ce qui entraîne la rupture entre les deux amoureux. Gibbon restera célibataire jusqu'à la fin de sa vie, alors que la « Belle Curchod » épousera à Paris en 1764 le banquier genevois Jacques Necker, qui deviendra plus tard ministre des finances de Louis XVI ; de ce mariage heureux

naîtra une fille, Germaine, appelée à devenir célèbre sous le nom de Madame de Staël.

Voilà, résumée à grands traits, l'histoire de cet amour de jeunesse sur les rives du Léman entre Gibbon et Suzanne Curchod. A priori, l'affaire ne semble pas revêtir une importance scientifique capitale et on pourrait par conséquent imaginer qu'elle n'a guère retenu l'attention des historiens. Or, bien au contraire, cette liaison a donné lieu à une abondante production érudite, et a suscité des interprétations non seulement largement étayées, mais aussi extrêmement divergentes et parfois même franchement polémiques. Il existe en effet un véritable débat historiographique autour des circonstances de la rupture entre Gibbon et Suzanne Curchod et à propos de leur attitude respective dans cette affaire. Ce débat – qui peut, de prime abord, paraître disproportionné par rapport à l'objet du litige – est en fait moins anecdotique qu'on pourrait le penser, car ce sont la conduite morale et la sincérité des deux protagonistes qui sont en jeu dans ces relectures successives de leur romance. Le présent article vise à retracer, pour la première fois, le déroulement détaillé de cette étonnante controverse historiographique, laquelle n'avait jamais été étudiée pour elle-même. Comment une amourette entre deux individus âgés d'une vingtaine d'années a-t-elle pu constituer le point de départ d'une querelle interprétative qui a mobilisé bon nombre de chercheurs, et non des moindres, durant plusieurs décennies ? Comment une intrigue sentimentale ayant pour décor la cure de Crassier a-t-elle pu générer des centaines de pages de commentaires et d'innombrables notes infrapaginales bardées de cotes d'archives et de références savantes ? C'est ce que nous allons découvrir, en mettant au jour les mécanismes qui ont sous-tendu ce qu'on pourrait désigner comme l'*herméneutique d'un flirt*.

La première version de l'idylle est donnée par Gibbon lui-même dans ses écrits autobiographiques rédigés entre 1788 et 1793. Publiés de manière posthume par Lord



Fig. 1. Jean-Étienne Liotard, *Portrait de Suzanne Curchod*, pastel, 35 x 42 cm, [v. 1761]. Schloss Schönbrunn, inv. MD 039860.

Sheffield (ami et exécuteur testamentaire de l'historien), les *Mémoires* de Gibbon paraissent à Londres en 1796 sous le titre *Memoirs of my Life and Writings*, et sont traduits l'année même en français, à la faveur d'une édition parisienne ayant pour adresse « Chez le Directeur de la Décade philosophique ». Le chapitre X de ces *Mémoires*, intitulé « Quelques détails sur M^{lle} Curchod (depuis M^{me} Necker) », permet à Gibbon de livrer un exposé rétrospectif de sa liaison avec Suzanne et de justifier sa propre attitude en recomposant *a posteriori* une image de lui-même qui puisse paraître à la fois cohérente et honorable. Par prudence, il commence par avouer que ce n'est pas sans quelque appréhension qu'il s'aventure sur le terrain miné des sentiments : « J'hésite, dans la crainte du ridicule, en approchant du sujet délicat d'un ancien amour » ; mais il s'empresse d'ajouter qu'il « n'a point à rougir » de cet épisode, au contraire :

Quoique mon amour ait été sans succès, j'ai plutôt à m'enorgueillir d'avoir été susceptible une fois d'un sentiment aussi pur et aussi exalté. Les attrait personnels de M^{lle} Suzanne Curchod étaient embellis par les vertus et par les talents de l'esprit. Sa fortune était médiocre, mais sa famille était respectable. [...] Je la vis, et j'aimai. [...] La première et soudaine émotion se fortifia par l'habitude et le rapprochement d'une connaissance plus familière. Elle me permit de lui faire deux ou trois visites chez son père. [...] Ses parents encouragèrent honorablement ma recherche. Dans le calme de la retraite, les légères vanités de la jeunesse n'agitant plus son cœur distrait, elle prêta l'oreille à la voix de la vérité et de la passion ; et je puis me flatter de l'espérance d'avoir fait quelque impression sur un cœur vertueux. À Crassi[er], à Lausanne, je me livrai à l'illusion du bonheur : mais, à mon retour en Angleterre, je découvris bientôt que mon père ne voudrait jamais consentir à cette alliance, et que, sans son consentement, je serais abandonné et sans espérance. Après un combat pénible, je cédai à ma destinée. Je soupirai comme amant, j'obéis comme fils. Insensiblement, le temps, l'absence et l'habitude d'une nouvelle vie guérissent ma blessure. Ma guérison fut accélérée par un rapport fidèle de la tranquillité et de la gaieté de la demoiselle elle-même ; et mon amour se convertit peu à peu en amitié et en estime.¹

Cette version « gibbonienne » de l'idylle s'est imposée, dès la parution des *Memoirs of my Life*, comme le récit fiable et quasi « officiel » de cette aventure sentimentale, aussi cette version a-t-elle longtemps fait autorité, durant la majeure partie du XIX^e siècle.

C'est au début des années 1880 qu'intervient un tournant décisif : le vicomte Gabriel-Paul-Othenin d'Haussonville (1843-1924)², descendant de Suzanne Necker-Curchod, décide de réfuter avec véhémence le récit de Gibbon, dans une étude qu'il publie d'abord sous forme d'article dans la *Revue des deux mondes*³, avant d'en faire un long chapitre de son livre *Le Salon de Madame Necker*⁴. Comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, M. d'Haussonville fonde son étude sur des « documents tirés des Archives de Coppet ». Pour invalider les *Mémoires* de Gibbon et plaider la cause de son arrière-arrière-grand-mère Suzanne, il dispose en effet d'une arme redoutable : les papiers de famille, précieusement conservés au château de Coppet et presque totalement inédits. C'est sur la base de cette documentation nouvelle et de première main – un ensemble de lettres échangées entre Gibbon et Suzanne Curchod⁵ – que le vicomte entend rectifier l'exposé de Gibbon, lequel se serait selon lui donné, bien à tort, le beau rôle dans cette triste histoire dont Suzanne serait la véritable victime.

J'ai eu le privilège d'accéder aux Archives de Coppet et j'ai ainsi pu consulter une partie des manuscrits relatifs à Gibbon que M. d'Haussonville a cités (l'autre partie ayant été entretemps déplacée au château de Broglie, dont les archives sont malheureusement incommunicables). J'ai notamment étudié de près les trois lettres qu'aucun chercheur n'avait pu voir depuis la parution du *Salon de Madame Necker* en 1882. Un examen attentif de ces manuscrits m'a permis de constater que les transcriptions des lettres ne sont pas expurgées (le texte n'est pas mutilé) et qu'elles sont globalement fiables (M. d'Haussonville a pris le parti, certes toujours discutable, de moderniser l'orthographe et la ponctuation, mais les erreurs de lecture sont rares). Le texte fourni aux lecteurs est donc relativement sûr ; en revanche, certaines hypothèses de datation sont contestables (on y reviendra ci-après), et surtout l'interprétation qu'il tire de ce corpus est tout sauf neutre : elle est même très fortement orientée.

À près d'un siècle de distance, M. d'Haussonville s'assigne pour mission de venger son illustre ancêtre, estimant que les *Mémoires* de Gibbon ont diffusé et accrédité une image falsifiée de la réalité. Au nom d'un honneur familial soi-disant bafoué, le vicomte adopte une posture de redresseur de torts :

À en croire le récit de Gibbon, c'est de son côté qu'auraient été tous les troubles de la passion, et Suzanne Curchod n'aurait ressenti que *la légère impression d'un cœur vertueux*. Dès son retour en Angleterre, l'obéissance à la volonté paternelle aurait dénoué son engagement, et,

tandis qu'il *soupirait en amant*, la demoiselle prenait tranquillement et gaiement son parti d'une rupture dont il aurait été seul à souffrir. On verra, d'après les lettres que j'ai entre les mains, que le trouble apporté par cet engagement dans la vie de Suzanne Curchod fut bien plus profond qu'il ne convient à Gibbon de le dire.⁶

« Les lettres que j'ai entre les mains » : M. d'Haussonville ne cesse de brandir ces documents comme autant de pièces à conviction. C'est le procès posthume de Gibbon qu'il est en train d'instruire, et ces missives, prétendument à charge, lui confèrent d'autant plus de pouvoir qu'il s'agit d'archives privées, inaccessibles aux autres : un trésor de famille dont il détient le monopole. Selon lui, les échanges épistolaires entre Gibbon et Suzanne Curchod font apparaître le manque d'authenticité du jeune Anglais et le caractère artificiel de son courrier intime :

Je ne sais si mes lecteurs partageront mon impression, mais je ne peux trouver dans ces lettres aucun accent sincère et passionné. Je n'y vois que l'œuvre d'un bel esprit qui écrit des lettres d'amour comme on écrirait un exercice de français, et qui appelle à son aide les figures dont l'usage est recommandé par les manuels de rhétorique.⁷

D'après le vicomte, Gibbon a délibérément trahi la vérité en réaménageant à sa convenance la trame des événements :

Si nous nous en tenions maintenant au récit des Mémoires de Gibbon, ce récit nous donnerait à croire que, dès son retour en Angleterre, il aurait, par obéissance filiale, rompu le lien qui l'attachait à Suzanne Curchod, et que, après avoir vécu quelque temps dans la douleur, il se serait consolé en apprenant que la "demoiselle" avait pris son parti assez légèrement de cette infidélité. On va voir combien ce récit est contraire à la réalité des faits et combien Gibbon a sciemment calomnié celle qu'il avait abandonnée. [...] Pendant les quatre premières années qui suivirent son retour en Angleterre, [...] bien qu'il eût déjà tourné ses desseins d'un tout autre côté, il accepta d'elle une fidélité dont son cœur n'était déjà plus digne. Ce ne fut qu'au milieu de l'année 1762 qu'il se dégagea par une lettre, au désespoir affecté de laquelle je ne crois pas qu'on puisse beaucoup se tromper ; [...] malgré les protestations de Gibbon, j'ai peine à croire cependant qu'il attachât beaucoup de prix à une relation dans laquelle il laissait s'introduire d'aussi longs silences.⁸

Lors de sa parution, l'étude du vicomte d'Haussonville – homme politique en vue, essayiste réputé, fils

d'académicien et lui-même futur membre de l'Académie française – provoque un certain émoi, notamment parce qu'elle révèle l'ampleur et la richesse des Archives de Coppet et en dévoile certaines pièces de choix, mais aussi parce que le chapitre virulent sur Gibbon ne passe évidemment pas inaperçu. Peu après la sortie du livre, Lady Charlotte Blennerhassett, née Comtesse de Leyden (1843-1917), relève dans sa monographie sur *Madame de Staël et son temps* que « le hasard a voulu que les archives de Coppet fournissent à l'arrière-petit-fils de M^{le} Curchod les moyens de soumettre à un nouveau contrôle le petit drame intime raconté [par Gibbon dans ses *Mémoires*] en termes si mesurés ; le résultat de l'enquête modifie assez sensiblement les faits avancés par le jeune Gibbon. C'est Suzanne qui l'aimait véritablement. »⁹ On trouve pareil jugement au même moment dans l'ouvrage *Figures de femmes*, du député français Paul Deschanel (1855-1922), qui reprend largement les arguments du vicomte d'Haussonville dans un long chapitre dévolu à Suzanne Necker et à son salon¹⁰. Le réquisitoire retentissant de M. d'Haussonville contre le grand historien anglais cause une vive sensation et suscitera par la suite des réactions très contrastées.

Les admirateurs de Gibbon ne pouvaient pas rester muets face à l'assaut lancé depuis Coppet par le vicomte, lequel avait déboulonné sans ménagement la statue de leur idole. En 1897, dans le second tome de son volumineux ouvrage *Historic Studies in Vaud, Berne, and Savoy, from Roman Times to Voltaire, Rousseau, and Gibbon*, l'écrivain et diplomate américain John Meredith Read (1837-1896) prend ouvertement la défense de Gibbon, qu'il affectionne, et s'inscrit en faux contre l'analyse de M. d'Haussonville. Il reproche en particulier à ce dernier de n'avoir pas su cerner la psychologie particulière de Gibbon. Estimant connaître et comprendre au plus haut degré l'âme de ce personnage¹¹, Read rejette l'accusation de froideur excessive et surtout d'hypocrisie. Selon lui, la sincérité de Gibbon n'est en aucun cas sujette à caution :

I have lived long enough with Gibbon to know that the tribute he paid to Suzanne Curchod was the most sincere and the most fervid of which his nature was capable. He was not a passionate pilgrim, but the words he used, if measured, were true. [...] Judged from the standard of to-day Gibbon's love letters sound decidedly priggish, but, viewed from a knowledge of the man and the moment, their sincerity cannot be doubted.¹²

En outre, Read laisse entendre que la conduite de Suzanne ne fut peut-être pas en tous points irréprochable et que la



jolie fille de pasteur ne dédaigna pas d'avoir d'autres prétendants que le jeune Anglais.

À l'instar de John Meredith Read, l'historien et philologue genevois Eugène Ritter (1836-1928) prend la plume en 1899 pour contester les propos tenus dans l'ouvrage sur *Le Salon de Madame Necker*, dans un texte intitulé « Suzanne Curchod et Gibbon » qui constitue la 7^e section de ses *Notes sur Madame de Staël, ses ancêtres et sa famille*. Ritter affiche d'emblée la couleur : « J'ai grande envie de contredire M. d'Haussonville » !¹³ Reprenant à son compte un argument de Read, il revient sur la datation de la lettre de rupture de Gibbon (le 24 août 1762 selon d'Haussonville) et s'emploie à démontrer, bien qu'il ne dispose pas du document original conservé à Coppet (et aujourd'hui à Broglie), que cette hypothèse ne peut être qu'erronée :

Cette date a-t-elle été bien lue ? Toutes les vraisemblances indiquent que la lettre est de 1758. [...] « Assurez M. et Madame Curchod de mon respect », écrit Gibbon : en 1762, le pasteur Curchod était mort depuis deux ans. [...] Son père vivait donc encore : toute cette correspondance se place en 1758 et 1759. [...] Il y avait eu des lettres échangées, et Suzanne avait reçu celle du 24 août, qui ne peut donc être de 1762.¹⁴

Par ailleurs, Ritter prend un malin plaisir à citer un extrait du journal de Gibbon qui peut être interprété comme une condamnation voilée de la conduite de Suzanne Curchod :

Dans ce même printemps de 1764, Gibbon quittait aussi notre pays, après une année de séjour. En partant pour l'Italie, il écrivait dans son journal : « Je quitte Lausanne avec moins de regret que la première fois. [...] Les femmes sont jolies, et malgré leur grande liberté, elles sont très sages. Tout au plus peuvent-elles être un peu complaisantes, dans l'idée honnête, mais incertaine, de pendre un étranger dans leurs filets ».¹⁵

Récusée par John Meredith Read et Eugène Ritter, la version de l'idylle revue et corrigée par le vicomte d'Haussonville est en revanche défendue avec force par le critique

littéraire vaudois Édouard Rod (1857-1910) et l'historien et journaliste genevois Édouard Chapuisat (1874-1955).

En 1910, dans un portrait de Madame Necker intitulé « La Femme d'esprit »¹⁶, Édouard Rod se place ostensiblement dans la lignée de M. d'Haussonville, auquel il sait gré d'avoir « publié tous les documents qui rectifient le récit peu véridique du principal intéressé [Gibbon] »¹⁷. Soucieux de réhabiliter Suzanne, qu'il qualifie de personne « admirable », il affirme que la Belle Curchod a toujours agi de manière sensible et honorable dans cette affaire sentimentale, tandis que Gibbon s'est montré « indigne du sentiment qu'elle lui avait voué »¹⁸. Rod fustige la « faiblesse de caractère » de l'Anglais et la « vulgarité » avec laquelle il a rompu leur engagement après avoir fait languir en vain celle qui lui était restée fidèle. Visiblement très remonté contre Gibbon, Rod va jusqu'à s'autoriser des commentaires désobligeants sur son apparence physique, en observant par exemple que lors de son premier séjour à Lausanne, le jeune Anglais était « déjà laid en attendant de devenir horrible » !¹⁹

De son côté, Édouard Chapuisat publie en janvier 1912 dans le journal *Le Correspondant* une étude sur « M^{me} Necker et Gibbon »²⁰ qu'il reprend cinq ans plus tard dans son ouvrage *Propos du temps passé*. Chapuisat poursuit le procès en réhabilitation initié par le vicomte d'Haussonville, en versant de nouvelles pièces au dossier. Afin de compléter les documents tirés des Archives de Coppet, il s'est rendu à Londres, où des papiers de Gibbon avaient été déposés au British Museum. C'est là qu'il a déniché, sous la cote Ms. 34.886, un dossier contenant plusieurs lettres inédites de Suzanne Curchod à Gibbon. Autant de lettres qui, prétend Chapuisat, « prouvent la sincérité de sentiments dont Gibbon ne sait pas faire assez de cas et sur lesquels ses *Mémoires* passent avec une impardonnable légèreté. N'attribuent-ils pas à Gibbon seul un amour qui avait, chez Suzanne, une toute autre profondeur ? »²¹ Chapuisat offre une transcription intégrale des lettres trouvées à Londres, et s'en prévaut pour qualifier de « légende » le récit tracé par Gibbon : « Qu'on ne nous dise pas [...] que c'est Gibbon qu'il faut plaindre et que ce fut lui l'abandonné ! [...] [Ces lettres] nous permettent, à plus d'un siècle et demi de distance, de donner l'exacte version d'une rupture connue dans l'histoire littéraire. »²²

Les trouvailles documentaires de Chapuisat et l'analyse anti-gibbonienne qu'il en tire sont immédiatement applaudies par une autre figure en vue du monde culturel romand de l'époque : l'historien de la littérature Pierre Kohler (1887-1956). Quelques semaines après la parution de l'étude de Chapuisat dans *Le Correspondant*, Kohler publie, dans la *Gazette de Lausanne* du 3 mars 1912, un article sur « M^{me} Necker et Gibbon » dans lequel il salue

< Fig. 2. Louis Isaac Trinquier, *Promenade des Eaux, sous la Barre à Lausanne, où Suzanne Curchod a fondé l'Académie de la Poudrière. Scène imaginaire, eau-forte aquarellée, 40.3 x 40.2 cm, [v. 1873-1900]. MHL, inv. I.6.A.531.*

l'érudition de son confrère et compatriote, et le félicite d'avoir enrichi par ses découvertes le corpus épistolaire mis au jour par le vicomte d'Haussonville. Revenant sur la relation sentimentale entre Gibbon et Suzanne Curchod, Kohler reconnaît à l'Anglais d'indéniables aptitudes intellectuelles, mais souligne en revanche ses carences criantes sur le plan affectif, alors que Suzanne, pour sa part, est selon lui capable d'éprouver des sentiments profonds et authentiques, et même de brûlantes passions, au point d'en souffrir. En 1916, dans les premières pages de son livre remarqué sur *Madame de Staël et la Suisse*, Kohler se repenche sur cet « amour célèbre » de la jeune Suzanne, future mère de Germaine, et la dépeint comme aimante, généreuse et sincère dans cette idylle de jeunesse, alors qu'il présente Gibbon comme un être certes spirituel mais « cynique » et « incapable de passion ». Il soupçonne l'Anglais d'avoir été « peu désireux au fond de s'embarrasser d'une femme étrangère et pauvre » et assimile sa conduite à de la lâcheté : « revenant en Suisse après cinq ans d'équivoque, il voulait mettre tous les torts du côté de sa belle pour être plus sûr d'avoir bien agi. »²³ Ainsi, dans le sillage du vicomte d'Haussonville, autant Rod que Chapuisat et Kohler prolongent le travail de révision opéré en faveur de Suzanne Curchod au détriment de Gibbon, dont l'image est singulièrement écornée et dont le récit formulé dans ses *Mémoires* est puissamment remis en question.

Cependant, les partisans de Gibbon ne désarment pas. Dès les années 1920, le vent de la riposte se lève de l'autre côté de la Manche. En 1925, l'écrivain écossais John Mackinnon Robertson (1856-1933) s'emploie à redorer le blason terni de son héros et à innocenter celui-ci face à la double accusation de versatilité et d'indélicatesse prononcée contre lui : « He broke neither his own word nor the lady's heart »²⁴. Puis c'est au tour du chercheur anglais David Morrice Low (1890-1972) de mener avec ténacité et pugnacité la contre-offensive gibbonienne. Il publie tout d'abord en 1929 une édition savante du journal de Gibbon sous le titre *Gibbon's Journal, to January 28th, 1763*. Dans un appendice substantiel²⁵, Low réédite l'ensemble de la correspondance connue entre Gibbon et Suzanne Curchod, à savoir les lettres du château de Coppet dans la version publiée par le vicomte d'Haussonville et les lettres conservées dans les collections du British Museum. Dans la longue partie introductive de son ouvrage, Low empoigne à son tour le délicat dossier de l'idylle, et prend résolument le contre-pied des thèses avancées par M. Haussonville et ses continuateurs. Aux yeux de Low, Gibbon est tout sauf un être cynique,

hypocrite et insensible : « In 1757 Gibbon fell in love. He fell in love seriously, completely, and honourably. »²⁶ Low met l'accent sur la sincérité de Gibbon, et insinue en revanche que Suzanne n'eut peut-être pas toujours les intentions les plus pures et ne fut sans doute pas insensible au rang social élevé de ce jeune Anglais de bonne famille. Si l'on en croit Low, les manœuvres insidieuses et les tendances égoïstes de Mlle Curchod ont refroidi Gibbon et ont tout autant contribué à l'éloigner de la Belle que l'opposition irréductible de son père.

Huit ans plus tard, en 1937, David M. Low revient à la charge : dans sa biographie détaillée et richement documentée de son héros – *Edward Gibbon, 1737-1794* – il consacre deux chapitres entiers à l'affaire (chap. 6 : « Suzanne Curchod, 1757-1759 » ; chap. 10 : « Suzanne Curchod again, 1760-1763 »). Low persiste et signe : il condamne à nouveau l'approche selon lui biaisée du vicomte d'Haussonville, égratigne quelque peu Suzanne (en qualifiant notamment une de ses lettres d'« hystérique »), et réitère ses remarques sur la sincérité de son personnage fétiche : « If Gibbon's is not the language of sincerity, what is ? »²⁷

Parallèlement aux efforts de Low pour rétablir la réputation de Gibbon et justifier sa conduite dans cette affaire, un féroce adversaire de la famille Necker ne manque pas l'occasion de se mêler au combat. Dans la biographie incendiaire qu'il consacre à Jacques Necker, l'abbé Eugène Lavaquetry ne résiste pas à la tentation de vilipender l'épouse de ce banquier-ministre qu'il exècre, et l'idylle malheureuse de la Belle Curchod avec Gibbon offre à cet égard un terrain rêvé :

Le comte d'Haussonville et ceux qui l'ont suivi se sont efforcés, en cet épisode sentimental, de donner le beau rôle à Suzanne Curchod. [...] Ce roman n'a de vraisemblance qu'au prix de graves erreurs de dates, déjà relevées par M. Eugène Ritter. Il est formellement démenti par les lettres mêmes de Suzanne Curchod, conservées au British Museum. [...] Elles confirment au contraire les *Mémoires* de Gibbon, où l'on trouve donc l'expression décente de l'exacte vérité. Si cette pénible aventure a duré quatre ans, c'est uniquement la faute de Suzanne, cramponnée à sa chimère. À conquérir Gibbon et sa fortune, la jeune fille [...] a déployé une obstination, on peut dire un acharnement [...] qui n'est pas sans nuire à sa dignité.²⁸

Jamais avare de formules assassines, Lavaquetry ridiculise les lettres d'amour rédigées par la fille du pasteur de Crassier, en comparant la prose de la Belle à un « galimatias laborieusement pathétique d'une Hermione de village »²⁹.

Au milieu des années 1940, c'est le camp des partisans de Suzanne qui retrouve de la vigueur, par le biais de son nouveau porte-drapeau, l'historien et pédagogue genevois André Corbaz (1868-1946), lequel fait paraître en 1945 une biographie dont le titre est déjà à lui seul tout un programme : *Madame Necker, humble Vaudoise et grande dame*. Dans cet ouvrage à tonalité hagiographique, les vertus de Suzanne Curchod sont célébrées avec emphase, tandis que Gibbon est au contraire brocardé avec une extrême dureté. Dans sa version de l'idylle³⁰, Corbaz affirme que Suzanne a toujours fait preuve de franchise et qu'elle « fut la sincérité même » ; modèle de pureté et d'innocence, « elle avait donné son cœur virginal s'ouvrant comme le bouton de rose au souffle printanier » et elle était ensuite demeurée « fidèle, ayant longuement bu au philtre d'amour, telle Iseult aux cheveux de lin ». Objet d'une affection si noble, Gibbon, « un petit homme replet » au « tempérament froid », se montre indigne des sentiments qu'il a inspirés : il tergiverse, se dérobe, « se dégage de ses serments », est « infidèle à ses engagements », s'abrite derrière des sophismes et finit par « mettre un point final à une longue liaison par une odieuse vilénie. » Une fois parti, « l'inconstant retourné dans sa brumeuse patrie [...] laiss[e] une jeune femme anéantie, pleurant son bonheur perdu. » Le parti pris apologétique du livre de Corbaz est tellement appuyé, que ce culte rendu à Suzanne en devient parfois ridicule, au point de manquer sa cible et de s'avérer en définitive contre-productif. C'est ce que relève avec une pointe d'humour Henri Perrochon dans son compte rendu de l'ouvrage, lorsqu'il se permet de rappeler à l'auteur que « l'hagiographie est une science contestable »³¹.

Plus embarrassante pour la mémoire de Gibbon est la prise de position, en cette même année 1945, de Georges Bonnard (1886-1967), professeur de littérature anglaise à l'Université de Lausanne, qui édite *Le Journal de Gibbon à Lausanne*, et qui accompagne ce journal d'un copieux appendice solidement documenté sur « Edward Gibbon et Suzanne Curchod jusqu'en septembre 1763 »³². Spécialiste des écrits autobiographiques de Gibbon, Bonnard peut difficilement être suspecté de malveillance envers l'historien anglais, dont il est un fin connaisseur. Et pourtant, l'érudit vaudois se montre sceptique à l'égard de l'attitude adoptée par Gibbon dans sa romance avec Suzanne. Il considère en effet que le récit de l'idylle donné par le principal intéressé dans ses *Mémoires* n'est pas crédible, car il repose sur le principe déloyal du mensonge par omission : « Ce récit, bien qu'il ne contienne pas d'inexactitude, passe tant de choses sous silence, qu'il en devient faux »³³. Tout en reprochant au vicomte d'Haussonville son manque d'impartialité dans le traitement de l'affaire (« On est en droit de

se demander si son désir avoué de rendre Gibbon seul responsable de la rupture n'a pas quelque peu orienté son travail »³⁴), Bonnard épingle le double jeu de l'Anglais : « À quel moment l'amour avait-il fait place à l'indifférence dans le cœur de Gibbon ? Aimait-il encore lorsqu'il écrivit sa lettre de rupture ? [...] Nous ne le croyons pas et l'accusons franchement d'hypocrisie. »³⁵ Le mot est dur, et Bonnard persiste, au fil des pages, en soulignant un « manque de sincérité » et une absence de « scrupules » de la part de celui qui porta au bonheur de la jeune femme « le coup le plus terrible ». Aux yeux de Bonnard, une telle conduite s'apparente à de la lâcheté : « Pourquoi n'avoua-t-il pas franchement à sa fiancée qu'il ne l'aimait plus ? Par égard pour elle ? Pour jouer le rôle pathétique d'une victime de l'amour et de la volonté paternelle ? Par simple faiblesse, croyons-nous, et pour ne pas avoir à reconnaître, ce dont il avait un peu honte, que sa passion s'était éteinte. »³⁶

En 1956, Jane Elizabeth Norton (1893-1962) publie une importante édition critique en trois volumes de la correspondance de Gibbon. La présence, au sein de ce vaste corpus épistolaire, des lettres échangées entre Gibbon et M^{lle} Curchod est l'occasion d'un nouvel appendice savant sur le couple Edward/Suzanne³⁷. Prudemment retranchée derrière ses notes érudites, Norton évite de s'impliquer dans la querelle historiographique et privilégie une approche purement scientifique et descriptive des documents en cause. Néanmoins, entre deux indications philologiques, elle insère discrètement quelques remarques qui laissent deviner au lecteur attentif que sa préférence penche clairement du côté de Gibbon, chez qui elle se refuse à diagnostiquer une quelconque froideur affective, louant au contraire sa bonté de cœur (« the natural kind-heartedness which he so often displayed in the course of his life »³⁸). Norton ne manque pas de reprocher au vicomte d'Haussonville son erreur de datation relative à la lettre de rupture et impute à cette erreur une confusion chronologique et une interprétation tronquée des faits qui se sont avérées lourdes de conséquences pour l'appréciation de cette affaire sentimentale.

Quant à Ernest Giddey (1924-2005), successeur de Georges Bonnard à la chaire de langue et littérature anglaises de l'Université de Lausanne – et à son tour bon connaisseur de l'œuvre de Gibbon –, il ne peut faire l'impasse sur la liaison entre Edward et Suzanne lorsqu'il publie en 1977 son étude sur « Gibbon à Lausanne »³⁹. Toutefois, tout en se gardant de trop s'attarder sur cette délicate affaire, Giddey ne reprend pas à son compte les accusations d'hypocrisie formulées par Bonnard à l'encontre de Gibbon. Il estime que cet amour de jeunesse fut « profond

et réciproque», il avance que Suzanne n'était pas disposée à «quitter ses parents pour s'établir en Angleterre», et il juge que c'est «la ferme opposition de son père, qui refuse de voir son fils marié à une étrangère sans fortune» qui a précipité la rupture, alors que le jeune Anglais espérait encore «surmonter les obstacles»⁴⁰. Par petites touches feutrées, Giddey redonne un certain crédit à la version proposée par Gibbon dans ses *Mémoires*. Cependant, il ne cherche pas pour autant à noircir l'image de Suzanne, dont il reconnaît pleinement les qualités, tant morales que littéraires, ainsi que l'atteste l'article qu'il lui consacre quatre ans plus tard dans la *Revue historique vaudoise*⁴¹.

Au cours de ces dernières années, la place accordée à la fameuse idylle dans les travaux portant sur Gibbon ou sur Suzanne Necker est allée en s'amenuisant. Il est, par exemple, peu question de l'affaire dans l'ouvrage de Brian Norman, *The Influence of Switzerland on the Life and Writings of Edward Gibbon*, alors qu'en d'autres temps, une monographie consacrée à un tel sujet aurait sans doute réservé à la romance une place plus conséquente⁴². De même, du côté neckerien, les deux thèses de doctorat sur M^{me} Necker rédigées par les chercheuses canadiennes Catherine Dubeau et Sonja Boon, soutenues respectivement en 2007 (Université Laval) et 2008 (Simon Fraser University), et publiées en 2013⁴³ et 2011⁴⁴, n'évoquent que très succinctement l'épisode sentimental qui a marqué la jeunesse de leur héroïne.

En dépit d'un certain essoufflement du débat historiographique sur cette question, un aperçu global de la production littéraire consacrée aux deux personnages fait apparaître à quel point l'idylle lémanique de 1757-1758 et la rupture qui y a mis un terme ont durablement mobilisé l'attention de nombreux chercheurs, parmi lesquels figurent de surcroît plusieurs représentants éminents de l'histoire littéraire. C'est qu'au-delà de l'aspect savoureux de certaines anecdotes, du caractère romanesque de l'intrigue qui se prête bien à une mise en récit, et de l'attrait du public pour le dévoilement de la vie privée des grandes figures de notre passé, ce débat est moins futile qu'on pourrait le penser, dans la mesure où il questionne la droiture et la franchise des deux protagonistes. L'historiographie a ainsi instruit une sorte de procès en sincérité, et elle a cherché, dans les replis de cet amour de jeunesse, des indices susceptibles de révéler la nature profonde et la psychologie de ces deux personnages célèbres.

Il n'en demeure pas moins que les documents à partir desquels les historiens ont prétendu – en diverses circonstances et avec des intentions plus ou moins affichées – reconstituer et interpréter une relation sentimentale qui

remonte au milieu du XVIII^e siècle, ne vont pas sans poser problème : ces lettres éparses, en partie inaccessibles, parfois difficiles à dater et toujours propices aux extrapolations, comment les manier avec discernement, et à quelles fins ? Comment parvenir – à une telle distance des événements en cause, sur la base des débris épistolaires qui subsistent et dont la véritable teneur nous échappe peut-être – à sonder des humeurs, des états d'âme et des soubresauts affectifs, et à mesurer le degré de sincérité de deux jeunes êtres qui ont vécu cette relation sentimentale il y a si longtemps ? Il ne m'appartient pas de trancher, mais un tel survol historiographique nous rappelle opportunément que l'exploration du passé, même dans ses composantes les plus évanescences et impalpables, reste toujours tributaire des traces laissées, volontairement ou non, par les hommes et les femmes dont la destinée nous occupe ; et si nous souhaitons, à l'occasion d'un tel ouvrage sur «Gibbon et Lausanne», savoir à quelle cadence battait le cœur du jeune Anglais lorsqu'il séjourna en ces lieux et fréquenta Suzanne Curchod sur les rives du Léman, nous en sommes réduits à composer avec les fragments documentaires qui nous restent, et à scruter laborieusement ces miettes d'histoire, comme nos devanciers l'ont fait avant nous, dans l'espoir d'y retrouver les vestiges d'une idylle.

- 1 Gibbon, *Mémoires, suivis de quelques ouvrages posthumes et de quelques lettres du même auteur*, t. I, p. 103-105.
- 2 Voir la notice qui lui est consacrée dans Arnaud Chaffanjon, *Madame de Staël et sa descendance*, Paris, Palais Royal, 1969, p. 152-156.
- 3 Gabriel-Paul-Othenin d'Haussonville, «Le Salon de Mme Necker, d'après des documens tirés des archives de Coppet. I: La jeunesse de M^{me} Necker», *Revue des deux mondes*, n° 37, 1880, p. 47-98 (section sur Gibbon : p. 61-87).
- 4 Gabriel-Paul-Othenin d'Haussonville, *Le Salon de Madame Necker*, Paris, Calmann-Lévy, 1882, 2 vol. (chap. sur Gibbon : vol. 1, p. 34-84).
- 5 Non seulement des lettres de Gibbon à Suzanne, mais aussi des originaux de certaines lettres de Suzanne à Gibbon, que ce dernier lui avait rendues à sa demande en 1763.
- 6 D'Haussonville, *Le Salon de Madame Necker*, op. cit., vol. 1, p. 38.
- 7 *Id.*, p. 48.
- 8 *Id.*, p. 56-57 et 82.
- 9 Lady Blennerhassett, *Madame de Staël et son temps*, trad. Auguste Dietrich, Paris, L. Westhauser, 1890 (éd. originale : Berlin, 1887-1889), t. I, p. 24.
- 10 Paul Deschanel, *Figures de femmes*, Paris, Calmann-Lévy, 1889, p. 99-175 (sur Gibbon, voir les p. 111-121).
- 11 Voir, sur ce point, les lettres que John Meredith Read adresse à William de Charrière de Sévery (ACV, P Gibbon 461-463).
- 12 Read, *Historic Studies in Vaud, Berne, and Savoy*, t. II, p. 330-331.
- 13 Eugène Ritter, *Notes sur Madame de Staël, ses ancêtres et sa famille, sa vie et sa correspondance*, Genève, H. Georg, 1899, p. 56.
- 14 *Id.*, p. 56-57.
- 15 *Id.*, p. 57-58.
- 16 Édouard Rod, «La Femme d'esprit», in Gertrude Villiger-Keller (dir.), *La Femme suisse : un livre de famille*, Neuchâtel, F. Zahn, [1910], t. I, p. 287-335.
- 17 *Id.*, p. 296.
- 18 *Id.*, p. 298.
- 19 *Id.*, p. 296.
- 20 *Le Correspondant*, vol. 246, 25 janvier 1912, p. 358-376.
- 21 Édouard Chapuisat, *Propos du temps passé*, Genève, Kundig, 1917, p. 36.
- 22 *Id.*, p. 50-51.
- 23 Pierre Kohler, *Madame de Staël et la Suisse*, Lausanne ; Paris, Payot, 1916, p. 13-22.
- 24 John Mackinnon Robertson, *Gibbon*, London, Watts & Company, 1925, p. 20.
- 25 Gibbon, *Journal, to January 28th, 1763*, p. 207-241.
- 26 *Id.*, p. LXIV.
- 27 David M. Low, *Edward Gibbon, 1737-1794*, London, Chatto & Windus, 1937, p. 80.
- 28 Eugène Lavaquery, *Necker, fourrier de la Révolution*, Paris, Plon, 1933, p. 34-35.
- 29 *Id.*, p. 40.
- 30 André Corbaz, *Madame Necker, humble Vaudoise et grande dame*, Lausanne, Payot, 1945, p. 28-34.
- 31 *RHV*, n° 53, 1945, p. 174.
- 32 Gibbon, *Journal à Lausanne, 1763-1764*, p. 281-304.
- 33 *Id.*, p. 281.
- 34 *Id.*, p. 282, n. 8.
- 35 *Id.*, p. 283.
- 36 *Id.*, p. 294.
- 37 Jane Elizabeth Norton, «The Letters of Edward Gibbon and Suzanne Curchod (M^{me} Necker)», in Gibbon, *The Letters*, t. I, p. 391-401.
- 38 *Id.*, p. 399.
- 39 Ernest Giddey, «Gibbon à Lausanne», in Pierre Ducrey (dir.), *Gibbon et Rome à la lumière de l'historiographie moderne*, Genève, Droz, 1977, p. 23-45.
- 40 *Id.*, p. 29.
- 41 Ernest Giddey, «Suzanne Necker-Curchod et les lettres anglaises», *RHV*, n° 89, 1981, p. 49-56.
- 42 Brian Norman, *The Influence of Switzerland on the Life and Writings of Edward Gibbon*, Oxford, Voltaire Foundation, 2002.
- 43 Catherine Dubeau, *La Lettre et la Mère. Roman familial et écriture de la passion chez Suzanne Necker et Germaine de Staël*, Laval, Presses de l'Université Laval ; Paris, Hermann, 2013.
- 44 Sonja Boon, *The Life of Madame Necker: Sin, Redemption and the Parisian Salon*, London, Pickering & Chatto, 2011.